

Inoï — Paraboles 1 — Jour 2
REPRISE EN COMMUN DE LC 14,7-14 ET DE LC 13,17-21

Lc 14,7-14

COMPOSITION

Le segment central (11) se distingue du reste parce que c'est une formule, un proverbe, d'ordre général, à la troisième personne du singulier, qui concerne « quiconque », alors que les parties qui l'encadrent s'adressent à un « tu ».

Les sous-parties de récit qui introduisent les discours (7.12a ; la deuxième est abrégée) sont complémentaires : Jésus s'adresse d'abord à l'invité, puis à l'invitant, c'est-à-dire à tous ceux qui sont dans la maison pour le repas. Ainsi, comme l'annonce 7a, il s'agit bien d'une seule « parabole ».

La seconde sous-partie de la première partie (8-10) comprend deux morceaux opposés (8-9 ; 10). D'un morceau à l'autre, noter le renversement de « la première place » (8b) à « la dernière place » (9c), puis au contraire de « la dernière place » (10c) à « plus haut » (10f).

La seconde sous-partie de la dernière partie (12b-14) comprend elle aussi deux morceaux opposés. Noter les deux énumérations à quatre termes (12cd. 13bc) dont les termes médians, « tes voisins riches »/« des pauvres », sont en opposition directe. À la fin (14a.14b) ; « Heureux » et « résurrection » correspondent à « gloire » à la fin de la partie symétrique (10f).

Au centre (11), une formule de construction parallèle au niveau syntaxique et chiasmatique au niveau lexical.

À noter en outre la série des quatre éléments lexicaux de la phrase centrale se retrouve dans le même ordre, au plan sémantique, dans la première partie :

qui S'ÉLÈVE	= qui ne	prend pas la	PREMIÈRE place
qui <i>SERA ABAISSÉ</i>	= qui ira	occuper la	<i>DERNIÈRE</i> place
qui <i>S'ABAISSÉ</i>	= qui part	tomber à la	<i>DERNIÈRE</i> place
qui SERA ÉLEVÉ	= qui	monte	PLUS-HAUT ;

– l'agrafage de la première partie avec la phrase centrale se fait par « plus haut » (10e), qui n'est pas rigoureusement homogène dans la série à laquelle il appartient, mais qui annonce l'opposition haut/bas de la suite, comme si l'on passait de la dimension horizontale à la verticale ;

– l'opposition qui était interne à ces deux séries se retrouve entre les deux autres séries de quatre de la deuxième partie : les « amis, frères... » sont les « premiers », ceux qui sont « élevés » ; les « pauvres, estropiés... » sont au contraire les « derniers », ceux qui sont « abaissés » ;

– les passifs du verset central (« sera abaissé », « sera élevé ») annoncent ceux de la fin de 14, « te sera donné en retour », à quoi correspond la fin de 12. Ce sont des passifs divins, le dernier étant situé à la résurrection. Dieu seul élève et abaisse. La résurrection n'est l'œuvre de personne d'autre que lui.

CONTEXTE BIBLIQUE

L'invitation gratuite

L'homme est invité par Dieu à manger et boire, gratuitement :

¹ Ah ! vous tous qui avez soif, venez vers l'eau,
même si vous n'avez pas d'argent, venez,

achetez et mangez ;
venez, achetez sans argent,
sans payer, du vin et du lait.

² Pourquoi dépenser de l'argent pour autre chose que du pain,
et ce que vous avez gagné, pour ce qui ne rassasie pas ? (Is 55,1-2).

La sagesse divine

La sagesse de Dieu est complètement différente de celle de l'homme :

⁸ Car mes pensées et vos voies	ne sont pas vos pensées, ne sont pas mes voies,
--	--

– oracle du Seigneur –.

⁹ Autant les cieux sont élevés autant sont élevées mes voies et mes pensées	au-dessus de la terre, au-dessus de vos voies, au-dessus de vos pensées (Is 55,8-9).
--	--

INTERPRÉTATION

La Bible de Jérusalem (jusqu'à la dernière édition de 1998) divise ce texte en deux péripécies qu'elle intitule : « Sur le choix des places » (7-11) et « Sur le choix des invités » (12-14)¹. La tendance actuelle, grâce aux études de composition, est de considérer que ces versets ne forment qu'une seule péripécie ; ainsi, la nouvelle traduction officielle italienne² intitule l'ensemble « Humilité et générosité » ; le titre donné par la dernière édition de la traduction en hébreu moderne³, « Leçon à l'hôte et aux invités », est encore plus intéressant qui intervertit les deux volets de la parabole !

1. Cette parabole laisse clairement apparaître son aspect appellatif. C'est pourquoi la traduction espagnole de *La Casa de la Biblia* ne l'appelle pas « parabole », mais *recomendación*. C'est en effet une longue liste d'impératifs, négatifs (8b.12c) puis positifs (10c.13c). Elle est presque toute à la deuxième personne, et à la deuxième personne du singulier. Chacun des lecteurs se sent donc interpellé, appelé pour ainsi dire par son nom. Le *sens moral* est évident.

Nous avons dit que cette parabole double est toute à la seconde personne du singulier et à l'impératif. Il faut toutefois noter que le centre (11) est différent : plus de deuxième personne mais la troisième, plus d'impératif mais l'indicatif. Ce n'est plus une *recomendación* mais un « proverbe », une règle générale, une loi qui vaut pour « quiconque ». En outre, elle généralise : elle ne concerne plus seulement la situation de l'invitation, mais toutes les situations de la vie. L'invitation n'était qu'un exemple, un cas parmi tant d'autres. Avec ce proverbe – dont la caractéristique est d'être une parabole de poche –, nous sommes invités à étendre la signification de la situation, ou plutôt des deux, celle des invités et celle de l'invitant, à toute la vie.

2. À propos, on peut se poser une question : pourquoi Jésus a-t-il choisi cette situation de l'invitation et non une autre parmi tous les autres exemples possibles ? a) Une première réponse sera que Jésus a prononcé cette parabole dans une occasion particulière, lors du repas auquel il avait été invité ce jour-là. C'est le *sens historique*, celui de l'événement qui s'est produit une seule fois, quand Jésus vit comment les invités choisissaient les premières places : ces paroles ont été prononcées un certain jour, durant sa montée à Jérusalem, et adressées à des personnages qui appartiennent au passé.

b) Cependant, il est une autre dimension du sens historique : le fait que les premières communautés ont conservé et rapporté ces paroles de Jésus, parmi tant d'autres, parce qu'elles leur semblaient importantes pour traduire l'enseignement du maître. Cette parabole a ainsi été transmise jusqu'à Luc qui aura pensé qu'elle méritait d'être mise par écrit. Et son texte a ensuite été recopié par de multiples mains, pour arriver jusqu'à nous. Nous le lisons dans la foi comme nous concernant nous aussi, comme il avait été adressé à nos pères. Cette longue tradition est elle aussi un aspect, et non des moindres, de la *vérité historique*.

¹ De même la TOB : « Choisir la dernière place » et « Inviter les pauvres ».

² *La Sacra Bibbia. Nuovo Testamento*, p. 186.

³ *Ha-B'rīt ha-ḥādāšā*, p. 146.

3. Pourquoi cette situation de l'invitation à des « noces » (8), à un « banquet » (13), et non une autre ? Ce choix obéit-il seulement à la vérité historique ? Ou a-t-il aussi un *sens spirituel*, un sens « allégorique » ? Il s'agit d'un repas, mais pas d'un repas ordinaire ; c'est un banquet, une fête. Et nous sommes invités, gratuitement : le « déjeuner ou le dîner » sont offerts. Nous ne sommes pas au restaurant où il faudrait payer. La vie qui nous est donnée, comme un cadeau, par Dieu, c'est ce banquet que nous ne pouvons pas rendre parce que nous sommes « pauvres » (13). Et il ne nous est du reste pas demandé de rendre.

Invités, nous sommes également appelés à inviter, gratuitement, et justement ceux qui ne peuvent rendre (14), comme nous aussi sommes incapables de rendre. En d'autres termes, nous sommes appelés à agir envers les autres hommes comme Dieu l'a fait pour nous : nous sommes conviés à accomplir les œuvres de Dieu, c'est-à-dire à être ses fils.

4. Ce renversement de la sagesse humaine, cette conversion à laquelle nous sommes convoqués, c'est le passage de la sagesse du monde à celle de Dieu lui-même. La parabole nous renvoie à l'image de Dieu ; même s'il est indirect, c'est aussi un discours sur Dieu. Il a donc un *sens théologique*.

5. Discours sur Dieu, mais aussi discours indirect sur Jésus. Qui s'est abaissé et a ensuite été élevé. Ainsi apparaît le *sens christologique*. C'est ce que dit, parmi tant d'autres textes, le fameux hymne de la lettre aux Philippiens (2,6-11)⁴ :

⁶ Lui, de condition divine,
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.

⁷ Mais il s'anéantit lui-même,
prenant condition d'esclave,
et devenant semblable aux hommes.
S'étant comporté comme un homme,

⁸ il s'*humilia* plus encore,
obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix !

⁹ Aussi Dieu l'a-t-il *exalté*
et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom,

¹⁰ pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille,
au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers,

¹¹ et que toute langue proclame, de Jésus Christ,
qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

6. Enfin – et c'est le cas de le dire, car cela intervient seulement à la fin de la parabole –, le texte débouche sur la résurrection des justes (14). Nous arrivons ainsi au *sens anagogique*, celui qui révèle la fin à laquelle nous sommes promis, à condition bien sûr que nous nous comportions comme des « justes » (14). La fin de la parabole renvoie au centre (11) et aux deux passifs divins « sera abaissé » et « sera élevé ». Le jugement en effet ne peut être prononcé que par Dieu.

⁴ « S'humilier » et « exalter » des versets 8 et 9 sont de même racine que « s'abaisser » et « être élevé » de Lc 14, 11.

Lc 13,17-21 (« La parabole de l'arbre de vie »)

La Bible de Jérusalem intitule les versets 18-19 : « Parabole du grain de sénevé » et les deux versets suivants (20-21) « Parabole du levain », considérant donc ces quatre versets comme *deux* paraboles ; la TOB au contraire les unit et les présente comme *une seule* parabole qu'elle intitule : « Parabole de la graine de moutarde et du levain ». Il est certes possible de lire séparément la « Parabole du grain de sénevé » et la « Parabole du levain » ; c'est ainsi que procèdent la plupart des commentaires. Cependant, les lire comme un tout représente un gain de sens qui n'est pas négligeable. En outre, je considère personnellement que le verset précédent forme l'introduction du passage.

Laissons de côté pour le moment le verset d'introduction (17). Les deux parties de la parabole commencent par une phrase de récit (18a et 20a) qui reprend le même verbe « dire ». Pour le reste, il n'est pas besoin de grandes explications, tellement le parallélisme est évident. On notera que la question de 20b est plus courte que celle de 18ab : c'est là un phénomène d'abréviation courant. Le parallélisme est de type complémentaire : sont mis en scène « un homme » et « une femme », chacun dans les tâches qui lui sont propres, l'un dehors, au « jardin », l'autre à la cuisine, comme il se doit ! Le procès de croissance débouche sur le fait que « tout a levé », à la fin de la dernière partie (21d) et sur le fait que le grain de moutarde « est devenu un arbre » à la fin de la première partie (19d). Cette première partie toutefois comprend une phrase supplémentaire (19e) qui n'a pas d'équivalent à la fin de la seconde partie ; cette phrase peut donc être considérée comme le centre de la parabole.

Ce n'est pas là un fait exceptionnel dans la littérature biblique, bien au contraire. On peut le remarquer déjà au niveau le plus élémentaire, celui du segment bimembre, ou distique :

 MA PAROLE
entends

SEIGNEUR

discerne

MA PLAINTE

Ps 5, 2

 et encore :

 DÉLIVRE-MOI
de mes ennemis

MON DIEU

de mes agresseurs

PROTÈGE-MOI

Ps 59, 2

 Toutes les traductions considèrent, justement, que le nom de Dieu, en apostrophe, fait partie du premier membre du segment et qu'il n'est pas répété dans le second membre :

Ma parole entends, Seigneur,
Discerne ma plainte.

Délivre-moi de mes ennemis, mon Dieu,
De mes agresseurs protège-moi.

En effet, nous avons là des exemples d'abréviations, comme celui que nous avons déjà remarqué pour les questions par lesquelles commence chacune des deux parties de la parabole. Cependant, il est possible de dire que l'apostrophe vaut pour chacun des deux membres et que la construction, totalement concentrique, est focalisée sur le nom divin.

LE JOUR

le soleil

NE TE FRAPPE

et la lune

LA NUIT

Ps 121, 6

Dans cet autre exemple, c'est le verbe qui se trouve au centre, encadré par ses deux sujets, « le soleil » « et la lune ».

Retournons à la parabole. La phrase « Et les oiseaux du ciel ont niché dans ses branches » doit attirer l'attention, non seulement parce qu'elle est centrale mais aussi parce que c'est une reprise très claire d'une image de l'Ancien Testament. Ainsi en Dn 4,9 et 18, la description du grand arbre que le prophète a contemplé en vision s'achève sur ces mots : « sous lequel *trouvaient ombre / demeuraient* les bêtes des champs, et dans ses branches *demeuraient / habitaient* les oiseaux du ciel » (seule différence entre les deux formulations parallèles des versets 9 et 18, les verbes en italiques). La même image est reprise en Ez 17,23 ; Ez 31,6 explicite en finale la signification des images : « Dans ses branches *nichaient* tous les oiseaux du ciel, sous ses frondaisons *mettaient bas* toutes les bêtes sauvages, à son ombre s'assirent toutes les nations nombreuses » : les oiseaux et les bêtes sauvages figurent « les nations nombreuses ». À noter aussi la différence des verbes entre le texte de Daniel et celui d'Ézéchiël à peine cité : oiseaux et bêtes ne vont pas dans l'arbre pour se mettre à l'abri, mais pour « faire leurs nids » ou pour « mettre bas leurs petits ».

Qu'en est-il exactement du verbe utilisé par Lc dans sa parabole ? J'ai traduit « faire leurs nids », mais la *Bible de Jérusalem* et *Osty* disent « s'abriter ». La différence est notable. Le verbe utilisé par Lc, *kata-skēnoō*, signifie étymologiquement « planter sa tente » (*skēnē*) ; mais en Lc 9,58, *kata-skēnōsis* signifie clairement « nid » : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel *leurs nids*, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. » C'est donc surtout au texte d'Ez 31,6 que celui de Lc fait allusion. Cela est corroboré par tout le contexte de la parabole ; mettez ensemble un homme et une femme, et arrivera bientôt un bébé ! En outre, l'image de la petite graine semée par un homme n'est-elle pas celle que tous les parents utilisent pour expliquer à leurs enfants d'où ils viennent ?

L'interprétation de la parabole sera donc largement déterminée par cette image. Ou bien en effet le Royaume de Dieu est conçu, et vécu, comme un abri, comme un refuge, ou bien au contraire comme le lieu d'une aventure, d'un risque, celui de transmettre la vie, celui de l'amour et de l'amour fécond. Cela est vrai de tout chrétien, mais encore plus, d'une certaine façon, pour ceux qui ont tout quitté pour se consacrer au seul Royaume de Dieu. Si cette consécration n'était pas choisie pour la fécondité, ce serait une perversion. Tous ceux qui font vœu de célibat sont tenus, comme tout homme et toute femme, par le premier commandement de la Loi. Personne n'est dispensé d'écouter et de pratiquer les premières paroles que le Seigneur a adressées au couple originel : « Fructifiez et multipliez ! » (Gn 1,28).

Il n'aura pas échappé au lecteur que l'image centrale des oiseaux qui font leurs nids redouble celle de la naissance que le grain de moutarde présentait déjà : non seulement Dieu donne la vie et la croissance au minuscule grain de moutarde (la plus petite graine qui soit, selon Mc 4,31) qui devient ainsi un grand arbre, mais il donne à ce qu'il a fait pousser d'être ensuite le lieu d'une fécondité multipliée ; le dernier mot de la parabole souligne jusqu'où elle s'étend, à « tout » ! Il faut ajouter que, si la graine de moutarde est infime, il n'en est pas de même pour les « trois mesures de farine » : combien d'invités la femme pense-t-elle recevoir, quand elle prend quarante-cinq litres de farine ?

Il est temps de voir dans quel contexte immédiat Luc a situé sa parabole. Le verset 17 l'introduit ; le « donc » de 18a marque bien que la parabole est prononcée comme en réponse au verset 17. La construction est en miroir. Au centre, « ses adversaires » s'opposent à « la foule ». Aux extrémités, se retrouvent les deux termes d'un couple qui revient très souvent dans Lc : il enseignait et guérissait. La plupart du temps les guérisons sont appelées « puissances », mais ici, et c'est le seul cas dans l'évangile, elles sont qualifiées de « gloires ». La gloire n'appartient qu'à Dieu ; c'est celle du Royaume de

Dieu ; c'est aussi celle de l'arbre immense d'Ézéchiël : « À qui donc comparer ta *gloire* et ta grandeur parmi les arbres d'Éden? » (Ez 31,18).

Concluons la lecture. La parabole ne contient aucun pronom de deuxième personne, ni singulier ni pluriel. Elle ne paraît donc pas un discours adressé aux gens, un discours « appellatif », c'est-à-dire qui appelle à la conversion ; elle semble un discours « informatif » sur la nature du Règne de Dieu.

Elle peut être lue seulement comme un **discours théologique** qui traite un point de la théologie du Nouveau Testament : la nature du Règne de Dieu, pour Jésus, selon Luc. C'est là certainement un premier niveau de lecture. Que dit la parabole ? Que le Règne de Dieu est une réalité infime au début, car nous savons par ailleurs que « la graine de moutarde » (la *sinapis nigra* qui pousse en Israël) est la plus petite de toutes les graines ; plus encore que c'est une réalité « cachée » (21c) mais destinée à « grandir » énormément (19d) ; qu'elle fera lever « tout », c'est-à-dire qu'elle ne concerne pas seulement une partie du monde mais la totalité des « trois mesures de farine », une quantité pour une « foule » (17).

Toutefois, il est un second niveau de lecture qui fait comprendre ce texte comme un **discours christologique**. Quand Jésus raconte cette parabole, il n'entend pas seulement décrire la nature du Royaume de Dieu. Disons au moins que, quand Luc rapporte cette parabole de Jésus, il entend montrer que le Royaume de Dieu est advenu en Jésus. Cela est clairement exprimé à la fin de l'introduction, quand l'évangéliste décrit la situation dans laquelle la parabole est énoncée. « Les gloires » accomplies par Jésus sont « le signe » que le Règne de Dieu est présent. On peut sans doute comprendre que « toutes les gloires venues de lui » sont seulement le début, qu'elles sont la promesse d'une croissance qui ne se voit pas encore entièrement, mais qui est déjà présente, au moins en espérance. Ce qui est « dit par lui » (17a), c'est « le grain de moutarde » semé par Jésus dans le jardin du monde.

Il est encore un troisième niveau de lecture : **moral**, ou « appellatif ». Certes, Jésus ne demande rien à ses auditeurs, il ne dit pas ce qu'ils doivent faire. Pourtant, si l'on écoute bien le texte de Luc, on voit que, face à Jésus, se tiennent deux groupes de personnes : d'une part « ses adversaires » qui « sont confus », de l'autre « la foule » qui « exulte » ; et il faut ajouter que ces deux groupes sont décrits dans leur totalité : « tous ses adversaires » et « toute la foule ». Le lecteur comprend que les gens prennent parti contre Jésus ou pour lui. Il y a ceux qui acceptent et se réjouissent que le Règne de Dieu se manifeste en Jésus, il y a aussi ceux qui le refusent. Il y a ceux qui accueillent la semence de la Parole et ceux qui la repoussent, ceux qui s'enferment dans la stérilité et ceux qui s'ouvrent à la fécondité. Le lecteur intelligent et sage comprend que lui aussi doit choisir.

On voit que ces trois niveaux de lecture ne sont pas très différents des quatre sens de l'Écriture, tels que les définissaient les Pères de l'Église :

1. Le sens littéral ou historique, c'est-à-dire celui des événements tels qu'ils se sont produits ;
2. Le sens allégorique ou spirituel où sont révélés les mystères de la foi ;
3. Le sens tropologique ou moral qui enseigne aux croyants les règles de sa conduite ;
4. Le sens anagogique qui dévoile la fin à laquelle il est promis.

Pour ce dernier sens, **anagogique**, il faut voir que la parabole parle non seulement du début, mais aussi du terme, de l'*eschaton*, quand dans l'arbre de vie seront réunies toutes les nations de la terre.

On aura saisi par cet exemple quel gain de sens apporte une véritable « lecture contextuelle ». Il est clair que ce n'est là qu'un premier pas et qu'il faut continuer le travail en replaçant ce passage dans son contexte plus large ; en effet, il conclut une longue séquence dont le premier passage — soit dit en passant — raconte lui aussi une histoire de « levain », le « levain des pharisiens » (Lc 12,1-3 ; voir R. Meynet, *L'Évangile de Luc*, Gabalda, Pendé 2011, 549-597) ; disponible sur www.gabalda.com Voir aussi R. Meynet, « *Tu vois cette femme ?* ». *Parler en paraboles*, Lire la Bible 121, Les Éditions du Cerf, Paris 2001.